CONFIGNON

L'ECHO

Edité par la municipalité

COMMUNAL

Décembre 1986 N° 12

Voici 30 ans Décembre 1986 !

A propos de l'Aire...

Dans le dernier bulletin communal, nous avons inséré trois photos représentant les bords de l'Aire autrefois, vision champêtre, dont l'ancien pont de Mourlaz que l'on fit sauter parce qu'il n'était pas dans l'axe du canal.

Dans le même esprit, voici écrit par Maurice Blanchet, artiste peintre et naturaliste (mort en 1978) un texte tiré de son livre «Le Castor et son royaume».

Ma rivière

Mon premier ruisseau sentait la menthe. Il suintait d'un pré marécageux comme d'une éponge gorgée, entre des touffes de hautes graminées, sur une fange noire, tuffeuse, odorante; mais je n'avais que cinq ans et n'osais pas m'aventurer bien avant dans ce marais minuscule, trop chargé de mystère et survolé d'un réseau crépitant de libellules d'acier bruni.

Au sortir de ce pré, mon ruisseau prenait une forme et une voix; puis il se glissait à l'ombre des saules buissonnants. Leurs racines rouges trempaient comme une chevelure dans cette limpide fraîcheur et s'enfonçaient dans une vue grise, mais si légèrement déposée, que le moindre mouvement la soulevait en nuages que le courant imperceptible entraînait comme une brise.

Je passais des heures accroupi sous les saules, immobile, stupide, les yeux rivés sur les profondeurs noires, les regardant vivre, guettant les plus ténébreuses, les plus insolites des créatures: les écrevisses, qui parfois, encouragées par l'ombre et le silence qu'elles sondaient longuement de leurs antennes, sortaient de leurs grottes et marchaient, impondérables, sur la vase légère.

Les appels de ma mère ne parvenaient pas à m'arracher à cette contemplation aiguë, et caché sous mes saules, je restais silencieux, appréhendant l'éclat de ma voix qui allait rompre l'enchantement.

Au printemps suivant, je connus ma première rivière. Elle coulait au pied d'un vignoble, mais pour l'atteindre il fallait traverser des voies qui me semblaient immenses et où je n'osais pas m'aventurer seul.

Je les vois de ma fenêtre, ces bois exorcisés: c'est une bordure de buissons que je peux atteindre en quelques minutes et traverser en quelques pas.

Si mon premier ruisseau ne me fut pas interdit, ce fut sans doute que mes parents le jugèrent inoffensif et si menu, que l'enfant le plus étourdi ne serait parvenu à s'y noyer. Mais la rivière, pendant de longues années, fut la rivière interdite.

Ma mère, qui savait mon irrésistible désir, m'y conduisait quelquefois, et notre maîtresse d'école, qui était douce, nous y menait rituellement en promenade, au temps des scillas.

Aujourd'hui encore, quand je vois une classe d'école en promenade qui s'en va «aux fleurs», je m'arrête et j'écoute: j'écoute venir ces voix qui sont comme la conversation joyeuse de ma rivière sur ses galets, quant au sortir d'un trou profond, encombré de racines, elle s'éveille et chemine au soleil. J'écoute venir ces voix derrière une haie; puis elles me dépassent, s'amenuisent et s'éloignent dans un paradis à tout jamais interdit.

Les bouquets s'affaissent et meurent étouffés dans les mains brûlantes des petites filles; le bleu violent des scillas éclabousse l'ocre ensoleillée du sous-bois; les saules bourgeonnent et bourdonnent; les noisetiers verdissent d'heure en heure; mais ce n'est encore qu'un brouillard enchanté où butine une autre école, celle des abeilles. La verdure puissante est au sol, c'est l'ail des ours, qui ressemble à ces plantes vertes qu'on voit dans les boucheries, et qui, foulé par tant de pieds joyeux, élève dans la jeune chaleur cette odeur véhémente qui déplaisait tant à notre institutrice, mais qui devait imprégner pour toujours ma mémoire.

La rivière était là: tiède parfum d'eau vivante, galets visqueux, creux profonds où tournent silencieusement des bulles, retraits insondables sous les souches travaillées par les crues; miel des peupliers verdissants, miel de rivière.

Jusqu'où s'étend ce monde? Verrai-je une fois les sources? Aurai-je assez d'une vie pour les découvrir?

La rivière m'était interdite, alors j'ai commencé à mentir.

Non loin de notre maison, il y avait un chemin bordé d'une large haie pleine de fleurs et d'oiseaux. Ce chemin conduisait à la rivière; mais je ne devais pas dépasser un certain tournant. C'est là que je cédais à la tentation en courant d'une traite jusqu'aux bois limoneux, jusqu'à l'odeur chaude et fade, le crissement musical des galets sous mes pas.

Les grands chevesnes, quand je surgissais des buissons, fuyaient les eaux basses et regagnaient leurs antres obscurs. Une énorme couleuvre, bien connue, déroulait ses spires au soleil avec une brusquerie métallique et bruissait longuement, invisible, dans la végétation trop riche. J'en voyais d'autres, plus petites, cueillir un à un de gros têtards prisonniers d'une mare fermée, croupissante et surchauffée.

J'étais fasciné, plein d'horreur, et j'avais mauvaise conscience.

Puis les gros chevesnes s'enhardissaient, reprenaient leur promenade indolente, sans poids, sans effort. Il y en avait dans ce temps-là d'une taille monstrueuse, dont la race doit être perdue.

Un martin-pêcheur passait: cri d'azur sur l'onde ensorcelée. Tout le bois retentissait de rossignols, et les tourterelles accablées ronronnaient dans la chaleur et les aubépines écœurantes.

Je n'étais pas heureux, mais ne pouvais partir. Etait-ce midi et demie, une heure, une heure et demie qui avaient sonné? Comment savoir?

De mes retours, je ne dirai rien, si ce n'est que j'affirmais obstinément ne pas avoir dépassé le tournant du chemin.

Puis ce monde me devint familier; la désobéissance moins grave, les bois moins vastes, les couleuvres moins longues.

Parfois, à la fin de l'hiver, après d'interminables pluies tièdes qui fouettaient les contrevents et martelaient au sol les feuilles pourrissantes, la rumeur solennelle de ma rivière en crue montait le soir jusqu'à mon lit: étale, grave et soutenue comme celle de la mer devinée au loin.

Au matin, je voyais déjà de ma fenêtre luire entre les arbres nus les grandes eaux délivrées, qui donnaient au paysage trop familier une majesté inattendue et primitive.

Je courais à ma rivière: sa voix puissante s'enflait à ma rencontre, et je contemplais longuement, avec une jubilation amoureuse, ce fleuve souverain, gras, opaque, chargé de branches, d'arbres entiers en marche, qui refaisait le monde. Je lui parlais tout haut, sans m'entendre, car sa voix couvrait la mienne jusque dans ma gorge. Je guettais avec anxiété les premiers signes de la décrue, espérais un plus vaste empire, je ne sais quelle victoire définitive sur les jardins potagers.

Mais déjà une étroite bande d'herbes couchées et de fine boue vernie témoignait du déclin: ma rivière renonçait. Le tumulte des eaux chargées de terre jaune s'alanguissait; la montagne émergeait de son étuve, noire, nue, ses neiges en lambeaux; le grand vent n'accompagnait plus le mouvement du flot; le ciel bas, qui semblait aussi un vaste fleuve de limon et comme une image renversée de ma rivière déchaînée, hésitait entre deux vents; les saules déracinés ne battaient plus de leurs bras de noyés les eaux folles qui s'allégeaient, retrouvaient une transparence laiteuse, découvraient

Peinture Alexandre Blanchet

Pont de Mourlaz détruit en 1936 parce qu'il n'était pas dans l'axe du canal

Maurice Blanchet, membre d'honneur de la Ligue suisse pour la protection de la nature. Photo prise le 13 décembre 1977 à la fête du WWF, quelques semaines avant sa mort.

Membre d'honneur à titre posthume de l'APAA et de Pro Natura.

un lit tout neuf de galets nets, de nouvelles berges, de nouvelles profondeurs, des méandres imprévus, des bancs de sable dont aucun pied n'avait encore défloré la forme pure, que la fine étoile des bergeronnettes.

Bientôt la boue soyeuse va pâlir au soleil, se fendre, et les puissants taconnets arqueboutés la soulever en écailles: carapace démantelée, trouée d'étoiles mielleuses.

Mais ces grandes fêtes que se donnait ma rivière ne plaisaient pas aux hommes: ma rivière est morte, on l'a tuée. On l'a mise dans un long cercueil de béton où je peux encore la voir: roide, les mains sur le ventre, l'œil creux, puante.

Maurice Blanchet

Maurice Blanchet peint par son père

Des enfants découvrent l'Aire, leur rivière

A partir de cette évocation poétique et nostalgique, les enfants de 4ème primaire ont, tout au long de l'an passé, préparé une recherche sur l'Aire.

En effet, plusieurs classes de l'Ecole de Confignon, dans le cadre d'une équipe pédagogique, avec l'aide de complémentaires (enseignants détachés de leur classe), ainsi que d'une méthodologue de français, d'une maîtresse de dessin, ont choisi pour thème l'Eau. Ce qui leur a permis une certaine ouverture sur la vie et l'environnement.

Certains se sont intéressés plus précisément au lac, d'autres ont écrit des poèmes, une pièce, un conte.

Le tout a été illustré par des diapositives commentées, un journal et une exposition en juin dernier.

Tous ces travaux sont intégrés dans le programme scolaire et permettent aux enfants d'étudier du français, de la géographie, des sciences, du dessin etc...

Pour leur part, les élèves de 4ème sont partis à la découverte de leur rivière l'Aire.

Ils ont préparé un film au cours des saisons, réuni des documents, effectué des promenades, visité la station d'épuration, fait des observations.

A partir de là, ils ont écrit des textes, dessiné, préparé également un herbier individuel.

Voici quelques extraits significatifs qui tentent d'exprimer les constatations effarantes que ces élèves ont faites sur la rivière de notre commune.

«Nous avons lu une histoire très jolie sur une belle rivière, nous ne connaissons pas son nom, mais à la fin, quand l'écrivain raconte qu'on a mis sa rivière dans un cercueil de béton, nous avons compris qu'il s'agissait de l'Aire, la rivière qui coule au pied de Confignon».

«Autrefois, la rivière serpentait dans les bois touffus où nous nous sommes promenés, nous avons découvert son ancien lit encore intact, il n'y a plus qu'à mettre de l'eau».

Effectivement, tout ce que les habitants de Confignon appellent les bois de l'Aire, sont, à l'origine, les berges du cours de l'Aire qui se cachait entre les arbres.

«En la voyant aujourd'hui sale et polluée on a bien de la peine à s'imaginer qu'on a pu s'y baigner comme sur la peinture des baigneurs au pont de Mourlaz.

Quelle joie pour tout le monde si nous pouvions la voir renaître.

Un jour de printemps, nous sommes allés au bord de l'Aire, les arbres étaient en fleur et remplis d'oiseaux, tout était vivant sauf la rivière, plus de poissons, plus de grenouilles, plus de libellules.

L'Aire est une rivière martyrisée; déjà il y a 70 ans, son lit avait eu un début de rectification en amont de Perly, mais c'était des rochers alignés et la rivière gardait son caractère sauvage.

Lavage des véhicules interdit
Pêche interdite
Panneau des enfants « L'Aire une rivière à ressusciter » !

Eaux polluées danger

Il y a 50 ans, comme il y avait des inondations, «les grandes fêtes de la rivière», et pour occuper les chômeurs, un long canal bien droit a été creusé.

L'Aire ne pouvait plus se promener dans les bois, on l'a sortie de son lit.

Le canal a favorisé la pollution et la mort de poissons car les bords de béton ne permettent pas à la mousse de s'installer, comme sur les rochers.

Elle contient des petits animaux qui épurent normalement l'eau dans les rivières en bonne santé».

Les enfants, impuissants, ne peuvent que constater.

Et puis il y a le futur qu'on leur prépare.

«Regardez le paysage qui va disparaître.

A côté du chemin de Praletaz, il y aura malheureusement une autoroute et un gigantesque pont sur notre rivière.

Cela va commencer en 1987».

Pourquoi tant de pollution?

«L'Aire est une rivière morte parce qu'il y a trop de pollution. Elle a moins d'eau qu'autrefois parce qu'on bétonne beaucoup, ce qui empêche les sources de venir.

La rivière n'est plus alimentée que par l'eau de pluie, de drainage qui vient des champs où il y a des engrais et un poison, les phosphates.

Il semble que l'eau venant de France est polluée par la station d'épuration de St-Julien, trop petite, souvent en panne et qui reçoit les eaux remplies de microbes de l'hôpital. Les autorités s'en sont inquiétées et des pourparlers ont lieu actuellement en vue de résoudre ce grave problème».

Un certain illogisme inquiète les enfants.

«Nous sommes allés à la station d'épuration de Confignon, située dans les bois, tout près de l'ancien lit de l'Aire, un endroit appelé le Paradis.

Elle est très bien, elle reçoit presque tous les égoûts de Confignon. Mais pourquoi est-ce-que l'eau épurée et propre qui en sort va se jeter dans l'eau sale et polluée de la rivière?»

Conséquences de la grave pollution d'une rivière qui coule à proximité d'habitants soucieux de propreté, c'est le paradoxe.

«On a interdit toutes les activités que l'on effectue au bord d'une rivière normale, la pêche, les baignades, boire son eau, le pompage pour les jardins.

C'est impossible à cause de dangereux microbes, des déchets toxiques, des métaux lourds (plomb, mercure).

La rivière ressemble à un égout, en été, au pied du village de Confignon.

A Lancy, elle retrouve son lit naturel, ses méandres, mais elle est toujours morte, plus de poissons, plus de grenouilles.

A la Praille, elle disparaît dans un souterrain et se jette discrètement dans l'Arve».

L'Aire est une rivière interdite. C'est rare en Suisse.

C'est-à-dire qu'on a installé des panneaux aux ponts de Lully et du Centenaire: «eaux polluées danger», «pêche interdite». Mais pas aux ponts de Mourlaz et de Praletaz, alors que le danger est aussi grand.

Une classe enfantine en promenade a été mise en garde de «ne pas toucher l'eau». A Soral, les ouvriers travaillaient avec des gants (!).

«Au printemps, les bois sont remplis de chants d'oiseaux, de fleurs, tout est vivant, mais la rivière est morte».

Que reste-t-il de cette rivière qui fut si joyeuse: des peintures, des photos, quelques textes, des balances (filets) à écrevisses, un ancien lit dans les bois, des souvenirs que seuls peuvent évoquer les anciens du village.

Que peut-on faire? Les questions que les enfants se posent.

«Est-ce qu'on pourrait remettre des poissons?

Peut-on améliorer la station de St-Julien qui pollue une rivière sur 12 km, contrôler les engrais?

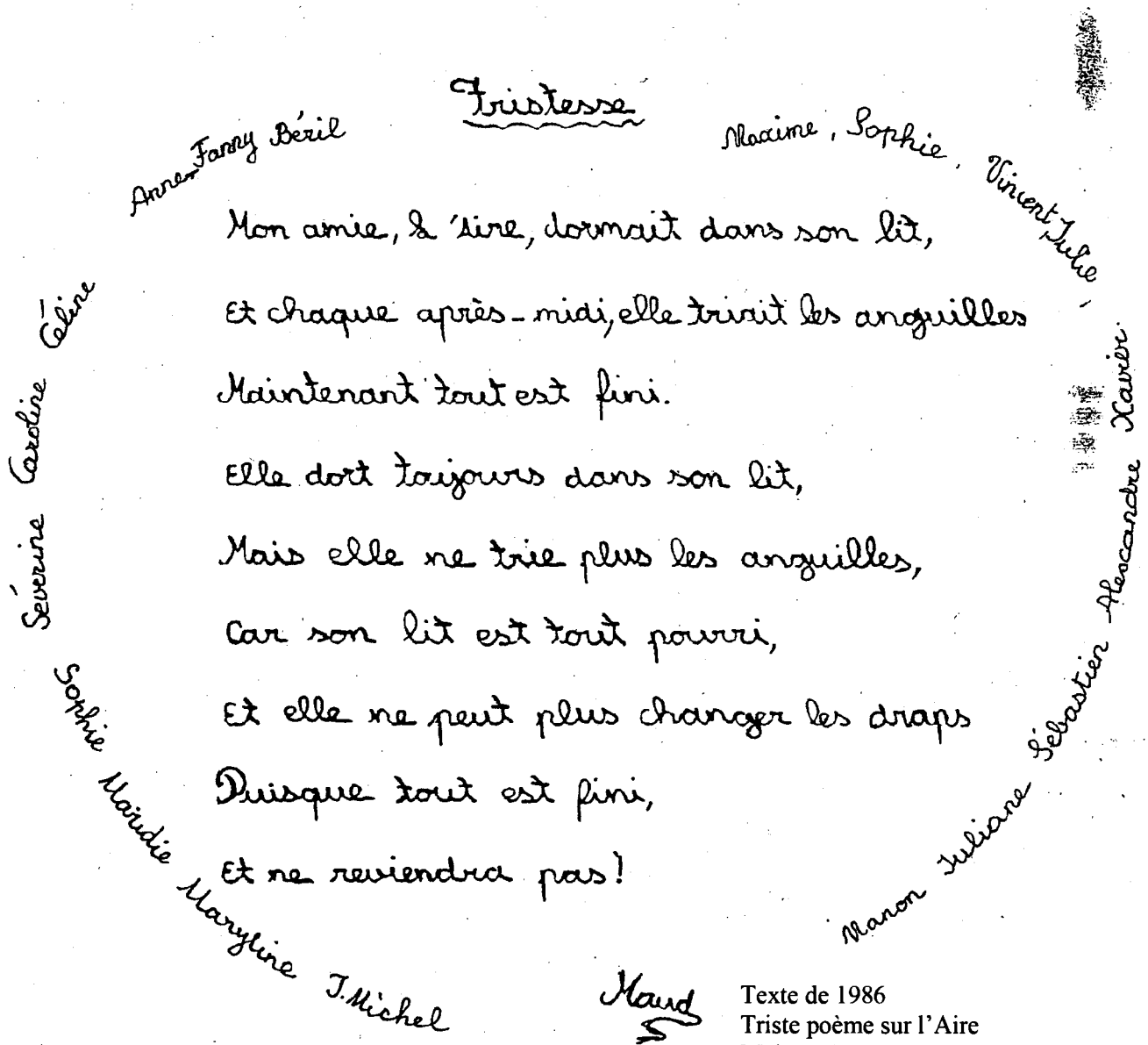
Pourrait-on remettre de l'eau dans l'ancien lit, même si le nouveau canal est plus haut, et avoir un bout de rivière sauvage au pied de Confignon, en faisant venir de l'eau du Rhône par la galerie souterraine qui a coûté tant d'argent?»

Avec toutes les possibilités modernes, «le progrès», on pourrait peut-être ressusciter l'Aire, la rendre aux enfants, aux pêcheurs, aux promeneurs, à la vie. Aimez cette rivière.

L'exposition sur l'Aire est encore visible dans un hall de l'Ecole.

Elle sera transférée au début de l'année au centre de l'environnement à Pinchat.

Documents: Article dans le journal la pêche n° 1 «L'Aire, une rivière à ressusciter, P. Dazand. Approche écologique de l'Aire, J.B. Lachavanne.



Texte de 1986
Triste poème sur l'Aire
Mais en 2016, 30 ans après
Ces enfants de 10-12 ans
L'Aire a ressuscité
« Une nouvelle ère pour l'Aire »